
nd
05
5

WIDENER
HN B6DF %


SIGILL: COLL: HARVARD: CANTAB: NOV: ANGL: 1650.
CHRISTO ET ECCLESIAE
The Gift of the Rev.
Jared Sparks, LL.D.,
Mc Lean Professor in
Harvard University
(H. U. 1815),
2 March, 1846.

DE

# LA POSITION DES ANGLAIS

# AUX INDES,

ET

# DE L'EXPÉDITION CONTRE LA CHINE.

Henri

PAR H. TERNAUX-COMPANS.

( Extrait des *Nouvelles Annales des Voyages*, octobre 1840. )

PARIS.

ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DES NOUVELLES ANNALES DES VOYAGES,

23, rue Hautefeuille.

1840.

PARIS. — IMPRIMERIE DE FAIN ET THUNOT,
Rue Racine, n° 28, près de l'Odéon.

DE

# LA POSITION DES ANGLAIS

## AUX INDES,

### ET DE L'EXPÉDITION CONTRE LA CHINE.

Malgré l'importance des événements qui se passent en Syrie, il n'entre pas dans le plan des *Annales des Voyages* de traiter une question qui se rattache intimement à la politique européenne. Le but évident de l'Angleterre est d'empêcher en Égypte l'établissement d'un gouvernement fort et indépendant, et de réduire son chef à la situation d'un de ces rajahs de l'Inde, qui n'osent rien faire sans l'approbation du résident anglais. Si les talents supérieurs de Méhémet-Ali ont pu élever l'Égypte à un haut degré de prospérité, l'Angleterre espère qu'il n'en sera pas de même de ses successeurs, et que, réduits à l'impuissance et renfermés dans leur sérail, ils lui laisseront le soin de gouverner pour eux. Elle s'est mise du reste à l'abri de toute résistance de leur part, en inscrivant dans le traité du 15 juillet une clause d'après laquelle toutes les lois promulguées par le sultan seront obligatoires en

Égypte ; celui-ci se montrera sans doute facile à accorder aux Anglais des avantages commerciaux, et à supprimer les douanes dans un pays dont les revenus ne lui appartiennent pas; un firman leur accordera la permission d'y élever quelque forteresse, et l'on se rappelle que l'espace que peut couvrir la peau d'un taureau a suffi jadis pour construire Carthage. Dans l'autre hémisphère, l'Angleterre s'est emparée l'année dernière de l'île de Roatan, qui commande l'entrée du golfe de Honduras, sur lequel elle avait déjà précédemment usurpé l'établissement de Balize ; de la Jamaïque elle commande les approches de l'isthme de Panama ; il ne lui manque plus qu'à s'emparer de ce point pour mettre le dernier clou au cercle de fer dont elle prétend environner le globe.

Le monde est-il en effet destiné à subir le joug, ou bien la puissance de l'Angleterre n'est-elle que le colosse aux pieds d'argile que le premier choc du rocher descendu de la montagne suffit pour faire écrouler ? Au moment où s'agite la question de la paix ou de la guerre, il ne sera pas hors de propos d'examiner l'état des affaires de cette puissance dans les contrées éloignées de l'Orient, et l'on verra facilement qu'elles sont loin d'être aussi prospères que son ton de jactance tendrait à nous le faire croire.

Tous les établissements qu'elle entretient à grands frais sur la côte occidentale de l'Afrique, pour empêcher la traite et ruiner ainsi les colonies à sucre des autres puissances, sont un vaste tombeau pour les Européens ; on voit bien la trace de ceux qui y

entrent, mais presque personne n'en revient. Au cap de Bonne-Espérance, ses vexations lui ont tellement aliéné le cœur des anciens colons, qu'abandonnant les champs défrichés par leurs ancêtres, ils ont en masse passé la frontière, et relevant la vieille bannière hollandaise, ils ont fondé sur les rives désertes du port Natal une république indépendante. C'est en vain qu'elle a rendu à l'île de France son ancien nom d'île Maurice; les planteurs n'ont pas encore oublié leur ancienne patrie; c'est de là que dans la dernière guerre sortirent tous les corsaires qui illustrèrent le pavillon tricolore dans les mers de l'Inde. En cas de guerre, l'Angleterre compterait autant d'ennemis de plus que l'île renferme d'habitants.

En s'emparant d'Aden sous un de ces prétextes qui ne manquent jamais aux forts pour opprimer les faibles, le gouvernement de l'Inde a cru faire un coup de maître. Cette ville est en effet un lieu de relâche pour les bâtiments qui vont de Suez à Bombay; ils peuvent y renouveler leurs provisions de vivres frais et de charbon, et c'est un anneau ajouté à la vaste chaîne qui doit asservir l'humanité tout entière; mais cette ville, à laquelle on croyait rendre le monopole du commerce de l'Arabie, n'est plus qu'un rocher abandonné; les Arabes, qui renouvellent sans cesse leurs attaques, ne vendraient pas un verre d'eau à la garnison; il faut tout faire venir de l'Inde à grands frais, même le foin pour les chevaux. Si l'on veut s'y maintenir, il faudra dépenser des sommes immenses pour en réparer les fortifica-

tions. Il en sera de même à Mokah, dont les Anglais viennent, dit-on, de s'emparer, toujours pour maintenir l'intégrité de l'empire Ottoman. L'Arabie est le pays où le fanatisme mahométan a jeté les racines les plus profondes, et tout vrai croyant frémit de colère en voyant les infidèles près des villes saintes.

L'état de l'Inde, où est le cœur de la puissance de l'Angleterre, n'est guère plus rassurant pour elle. Comme ce n'est que par ses journaux que nous en avons des nouvelles, nous ne connaissons que fort imparfaitement ce qui s'y passe. En réunissant cependant certains détails, il est facile de voir que le mécontentement y est à son comble. Dans ces derniers temps, elle s'est vue forcée de déposer les nababs de Kurnaul et de Sattara, qui conspiraient contre elle. Le mécontentement des Cipayes a éclaté plusieurs fois en révolte ouverte. On craint une famine dans la province d'Orissa, ravagée par une inondation. L'exportation frauduleuse des Coulis pour l'île de France a rendu les masses défiantes; et ce n'est qu'à grand'peine qu'on se procure des recrues pour les troupes indigènes. Des tentatives insensées de prosélytisme ont failli occasionner un soulèvement parmi les parsis de Bombay, et le dernier rajah de Sattara, qui cherchait à recouvrer ses états en embrassant la foi de ses vainqueurs, a été assassiné par ses coreligionnaires au milieu même de l'église anglicane de Trichinopoly, pendant l'office divin.

L'entreprise de Caboul commence à porter ses fruits. Shah-Soudja, qui devient tous les jours plus

impopulaire, n'est maintenu que par la force des baïonnettes; Dost-Mohamed n'attend que le moment où l'armée d'occupation aura commencé sa retraite pour rentrer en possession de ses états, et sa mauvaise volonté à l'égard de l'Angleterre, prétexte de son expulsion, n'a pas sans doute été diminuée par son exil. Les Anglais commencent à s'apercevoir qu'ils n'ont plus affaire à de faibles Hindous qu'ils chassaient devant eux comme un troupeau; tous les jours les Ghilzis et les Beloutchis leur enlèvent quelque détachement ou quelques convois. Le lieutenant Clarke, qui conduisait une caravane de cinq cents chameaux, est tombé sous leurs coups avec toute l'escorte; ils ont enlevé d'assaut la forteresse de Khelat, et rendent impossibles presque toutes les communications. Le khan de Bokhara, près de qui s'est réfugié Dost-Mohamed, a fait jeter dans un cachot l'envoyé britannique, le colonel Stoddard; si les Russes arrivent à Khiva, et ils sont loin d'avoir abandonné ce plan, ils trouveront en lui un allié zélé qui s'empressera de faciliter leur passage à travers les montagnes.

Le vieux lion du Punjab, Runjet-Sing, n'est plus; mais son fils, Now-Nehal-Sing, a hérité, sinon de ses talents, du moins de son amour pour l'indépendance; déjà une querelle s'est élevée entre lui et le gouvernement de Calcutta sur la possession de quelques provinces voisines de l'Affghanistan; il a refusé passage aux troupes anglaises; les journaux du Bengale disent hautement qu'il faut le forcer à livrer ce

passage, parce qu'on en a besoin. Si l'on exécute ce projet, et que la guerre éclate avec le Nepaul, comme cela paraît vraisemblable, l'Angleterre sera en hostilité ouverte avec tous ses voisins, depuis Aden jusqu'à Canton, c'est-à-dire sur une étendue de soixante degrés de latitude ou quinze cents lieues, sans même tenir compte de la ligne diagonale, car il n'est pas douteux que l'empereur des Birmans ne profite de l'occasion pour essayer de reconquérir le royaume d'Arracan, dont il n'a pas encore oublié la perte.

Le rajah du Nepaul, vassal de la Chine et excité sans doute par cette puissance, a déjà fait une levée de boucliers; mais craignant les suites de cette attaque, il s'est retiré dans une province et a simulé une révolte de sa garde, qui s'est emparée de Katmandou, sa capitale, et tient le résident britannique cerné dans sa maison. Tous les Anglais établis dans le pays ont été obligés d'en sortir. L'empereur des Birmans a triomphé de son frère, qui avait pris les armes contre lui à l'instigation de l'Angleterre: Amirapoura est inondé du sang des rebelles, et ce nouveau grief ajouté à tant d'autres le rend sans doute impatient d'en tirer vengeance. Le roi de Siam et celui de la Cochinchine, quoique plus éloignés, n'ont pas vu non plus sans jalousie l'accroissement du pouvoir des Européens; il n'y a donc pas de doute qu'un échec éprouvé en Chine ne devînt le signal d'une prise d'armes universelle.

Quant à cette guerre de Chine, par bravade ou

par ignorance nos voisins paraissent peu s'en alarmer ; les forteresses chinoises doivent tomber devant leurs canons *comme des murailles de pain d'épices, et chaque matelot va rapporter à sa maîtresse une chaîne de montre faite avec la queue d'un mandarin.* Leurs journaux sont remplis de vanteries de cette espèce et d'un aussi bon goût, qui rappellent quelquefois celle de deux amis bien connus qui avaient entrepris de chasser un ours.

J'ai déjà exposé dans un autre article le véritable motif de la querelle. Le gouvernement chinois, effrayé d'une exportation toujours croissante de métaux précieux, a voulu mettre un terme à l'importation de l'opium ; la prohibition de cette denrée existait depuis longtemps, mais elle avait toujours été éludée. Après des avertissements souvent répétés, le haut commissaire Lin est arrivé à Canton, a fait saisir tout l'opium qui se trouvait dans la ville et l'a livré aux flammes. Jamais procédés n'ont été plus conformes au droit des gens établi en Europe ; jamais on n'a contesté à un gouvernement indépendant le droit de prohiber l'importation d'une denrée qui entraîne une trop forte exportation de numéraire ; il l'a donc, à bien plus forte raison, quand il s'agit d'un poison lent qui attaque la vie dans ses sources et devient une cause de ruine et de désolation pour les familles.

La position de l'Angleterre était difficile ; habituée à voir plier devant elle tous les rois de l'Orient, elle n'a pas compris qu'on osât lui résister ; confondant dans son arrogance le souverain de trois cents mil-

lions d'hommes avec le chef d'une horde de barbares, elle a eu recours aux menaces; la conduite du gouvernement chinois a toujours été digne · « Nous n'avons pas besoin de vous, leur a-t-on répondu; mais nous ne voulons pas refuser aux autres hommes les productions dont la nature a doué notre heureux pays; vous êtes les bienvenus si vous voulez vous conformer à nos lois, sinon qui vous oblige de venir? Restez chez vous, nous n'irons pas vous y chercher.» Cette réponse a été faite avec des phrases orientales qu'il est facile de rendre ridicules dans une traduction forcée à dessein, mais elle n'en est pas moins fort sensée. Chaque pays a ses travers, chaque cour a ses flatteurs; mais ce n'est pas à celui qui s'est intitulé roi de France jusqu'au commencement du dix-neuvième siècle, à blâmer l'empereur de la Chine de se faire appeler fils du ciel.

Mais outre la question d'influence, car celle de l'Angleterre dans l'Inde était perdue si elle cédait, il y en avait encore une autre plus importante : elle ne pouvait renoncer aux quatre-vingts millions de droits qu'elle perçoit annuellement sur les thés, ni par conséquent abandonner le commerce de la Chine; elle ne pouvait non plus prohiber la contrebande de l'opium, car le produit de ce trafic donnait seul à l'Inde le moyen de payer les marchandises qu'elle achète à l'Angleterre; on peut juger de son importance par le fait seul que la perte éprouvée lors de la saisie faite à Canton se monta à trois millions sterling ou près de quatre-vingts millions de francs. Cette

perte, si on refusait d'indemniser les propriétaires, ruinerait presque toutes les maisons de commerce de l'Inde. Ne sachant comment sortir de ce dilemme, le ministère anglais a résolu la guerre, dans l'espérance que ce ne serait qu'une promenade militaire : il a envoyé devant Canton une expédition composée de vingt vaisseauxde guerre et de quinze mille hommes de débarquement.

Les choses en sont là pour le moment ; on ne peut faire que des conjectures relativement à ses plans ultérieurs, sur lesquels on a observé le plus profond secret. Quatre hypothèses différentes ont été mises en avant par les journaux de l'Inde : nous allons les examiner successivement.

1. On pourrait s'emparer, soit de l'île de Formose, soit d'une autre île plus rapprochée du continent, s'y fortifier et y établir un dépôt de marchandises anglaises dont on inonderait les côtes au moyen de la contrebande.

2. On essayerait, au moyen des sociétés secrètes et d'intelligences dans les provinces, de faire proclamer un des descendants de la dynastie des Mings, qui par reconnaissance se laisserait dicter un traité de commerce et recevrait à sa cour un résident anglais dont il suivrait en tout les volontés.

3. On frapperait un grand coup sur Canton ou sur Pékin, et l'empereur effrayé accepterait toutes les conditions qu'on voudrait lui dicter.

4. On ferait la conquête de la Chine.

La première tentative offre beaucoup de chances

de réussite dans le premier moment; rien de plus facile que de s'emparer d'une île et de s'y maintenir, car la marine chinoise n'est pas redoutable; il ne faut pas oublier cependant qu'il y a environ deux siècles, les Hollandais furent expulsés de Formose, non par le gouvernement chinois, mais par un pirate nommé Coxinga, quoiqu'ils y eussent une garnison de onze cents hommes : il faudrait donc y élever à grands frais une citadelle redoutable, y entretenir une nombreuse garnison dont les munitions et même les vivres devraient être apportés de l'Inde. Comme la mer de Chine n'est navigable que dans certaines saisons, si un convoi venait à manquer par un accident imprévu, la garnison serait réduite aux dernières extrémités; le but ne serait d'ailleurs que fort imparfaitement atteint, car le gouvernement chinois ne reculerait devant aucune mesure, même les plus rigoureuses, pour empêcher la contrebande. Il est bien difficile d'en faire pour des centaines de millions, surtout avec des marchandises aussi encombrantes que l'opium et le thé; une contrebande ainsi organisée dégénérerait bien vite en piraterie, et la mer ne serait plus tenable pour les contrebandiers richement chargés.

La seconde hypothèse est celle sur laquelle il est le plus difficile d'asseoir un raisonnement. Nous connaissons si peu ce qui se passe en Chine, qu'il est impossible de prévoir quel résultat pourrait avoir une tentative de ce genre. Mais il faut considérer que la dynastie tartare est sur le trône depuis près

de deux siècles, que des troupes tartares sont cantonnées dans toutes les provinces, qu'elles forment la garnison des principales forteresses, qu'enfin le gouvernement chinois doit être parfaitement informé du but de ces sociétés secrètes, et ne manque pas de moyens de se débarrasser d'un prétendant, même en épargnant ses jours et en se contentant de l'envoyer au fond de la Tartarie. Sa conduite nous fait voir en effet qu'il pense n'avoir rien à redouter de ce côté. Les honneurs même qu'il a accordés aux descendants des Mings, prouvent qu'il ne les croit pas redoutables. George IV accorda une pension au cardinal d'York, dernier descendant des Stuarts; George II n'eût certes pas agi de même à l'égard du chevalier de Saint-George.

En admettant même que cette tentative de révolutionner le pays obtînt quelques succès, cela ne mettrait pas les affaires de l'Angleterre sur un meilleur pied. Singulier moyen pour rétablir son commerce dans un pays que de le livrer à la plus épouvantable guerre civile! Car on ne suppose sans doute pas que les Tartares se laissassent chasser tranquillement et sans coup férir. Si la culture du thé n'en était pas arrêtée, il serait du moins fort difficile de l'amener des provinces éloignées jusqu'à Canton; les Chinois, ruinés par la guerre, n'auraient pas d'argent pour acheter de l'opium qui, après tout, n'est qu'un objet de luxe. D'ailleurs, serait-il fort avantageux aux Anglais d'en vendre à ceux qui se seraient déclarés en leur faveur? car ceux-là seuls pourraient en acheter. Ce

serait une singulière manière de faire la guerre que de commencer par empoisonner ses alliés.

Restent donc les deux dernières hypothèses, que l'on peut combattre par les mêmes raisonnements; car, si la troisième est inexécutable, la quatrième l'est encore bien davantage. Nos voisins me paraissent avoir, en général, une beaucoup trop mauvaise opinion de leurs adversaires; ils sont trop enclins à mépriser les nations dont les mœurs choquent leurs habitudes. Les Chinois portent une queue au sommet de la tête et mangent du chien, donc ce sont des barbares : tel est le raisonnement de beaucoup d'Anglais. Juger la population de la Chine sur celle du port de Canton, ou plutôt sur la faible partie de la population qui a la permission de communiquer avec les Européens, et qui en profite pour les exploiter, ce serait juger les Anglais sur les aubergistes et les interprètes de Douvres. Les négociants qui habitent Canton ne s'occupent que de leur commerce, et ignorent complétement tout ce qui se passe en dehors des murs de la ville. Ils sont si peu au courant de cette matière que, dans la masse de pamphlets et d'articles de journaux qui ont paru à l'occasion de cette querelle, je n'ai pas vu citer une seule fois les traités sur l'art militaire, par Ssun-Sse et Ou-Sse, qui sont classiques en Chine, et servent de base à l'examen des officiers; ils ont pourtant été traduits en français par le père Amyot, et publiés en 1772. Il suffit d'y jeter les yeux pour s'assurer que les troupes chinoises peuvent exécuter des manœuvres fort compliquées.

Quant au manque de courage des Chinois, il est au moins fort contestable. De l'aveu même des Anglais, ils se sont battus vaillamment lors de l'attaque des frégates par l'amiral Wang; plusieurs contrebandiers armés de canons ont été très-maltraités par les jonques, entre autres *l'Hellas*, montée par cinquante hommes d'équipage, qui presque tous ont été blessés; et, certes, dans un combat naval, les Chinois sont dans une position beaucoup plus désavantageuse qu'ils ne peuvent l'être à terre. Les canons d'une frégate portant plus juste et plus loin que ceux des jonques, qui n'offrent d'ailleurs aucune solidité, le nombre, loin d'être un avantage, devient dès lors un inconvénient.

Les Anglais eussent-ils d'ailleurs fait un pacte avec la victoire, ils n'en seraient pas beaucoup plus avancés; car l'art militaire des Chinois, selon les traités classiques publiés par le père Amyot, est l'art de ne pas se battre, mais de harasser son ennemi par tous les moyens possibles et de le détruire en détail; tactique qui est certainement la plus redoutable à l'égard d'une armée peu nombreuse et qui ne peut recevoir des secours que de très-loin (1).

(1) « Ne laissez échapper aucune occasion d'incommoder l'ennemi; faites-le périr en détail. Trouvez les moyens de l'irriter pour le faire tomber dans quelque piége. Diminuez ses forces le plus que vous pourrez, en lui faisant faire diversion, en lui tuant de temps en temps quelques partis, en lui enlevant ses convois, ses équipages et d'autres choses qui pourront vous être de quelque utilité (*Ssun-Sse*, article II). Ne négligez pas de courir après un petit avantage lorsque vous pourrez l'obtenir sans perte

Si les Anglais veulent essayer de la corruption, moyen qui leur a si souvent réussi dans l'Inde, ils trouveront bientôt que les Chinois sont passés maîtres à cet égard (1), et qu'ils ne manqueront pas de moyens pour les brouiller avec les alliés qu'ils espèrent trouver dans l'intérieur.

Le père Amyot a joint à son ouvrage des détails sur tous les exercices que l'on enseigne au soldat, depuis le maniement du sabre jusqu'aux manœuvres les plus compliquées ; nous ne pouvons qu'y renvoyer nos lecteurs, ainsi qu'à la description qu'il donne de diverses machines infernales, dans lesquelles les

» de votre part ; plusieurs petits avantages équivalent à un grand » (*Ssun-Sse*, article VI). »

(1) « Travaillez sans cesse à susciter des peines à l'ennemi, » vous pouvez le faire de plus d'une façon ; mais voici ce qu'il y a » d'essentiel dans ce genre.

» N'oubliez rien pour débaucher ce qu'il y a de mieux dans son » parti ; offrez présents, caresses, que rien ne soit omis. Trompez » même s'il le faut ; engagez les gens d'honneur qui sont chez eux » à des actions honteuses et indignes de leur réputation, actions » dont ils auront lieu de rougir quand elles seront sues, et ne man» quez pas de les faire divulguer.

» Entretenez des liaisons secrètes avec ce qu'il y a de plus vi» cieux chez les ennemis, servez-vous-en pour en venir à vos fins, » en les joignant à d'autres vicieux.

» Traversez leur gouvernement et semez la discorde parmi les » chefs ; fournissez des sujets de colère aux uns contre les autres ; » faites-les murmurer contre leurs officiers ; ameutez les officiers » subalternes contre leurs supérieurs ; faites en sorte qu'ils man» quent de vivres et de munitions ; envoyez-leur des femmes pour » les corrompre ; faites-leur donner sans cesse de fausses nouvelles » et de faux avis (*Ssun-Sse*, article VIII). »

Notre auteur ne s'en tient pas à ces conseils donnés en passant ;

Chinois sont très-habiles. Il y a le *foung-ko* (ruche d'abeilles); le *ty-ley* (tonnerre de la terre); le *ho-yao* (feu dévorant); le *ho-toung* (tube de feu), et beaucoup d'autres dont l'explication n'est pas fort claire malgré les figures qui les accompagnent. Les bulletins de l'expédition anglaise nous fourniront sans doute à cet égard des commentaires fort utiles à ceux qui s'occupent de la langue chinoise. Si les tentatives d'incendie au moyen de brûlots n'ont pas réussi jusqu'à présent, il n'en sera plus de même quand la flotte anglaise aura pénétré dans la rivière

un chapitre (le treizième) traite *de la manière d'employer la dissension et de mettre la discorde*. En vérité, on croirait ce bon Ssun-Sse élevé à l'école de lord Clive et de Warren Hastings.

Hâtons-nous cependant de dire que les Chinois ne connaissent pas la guerre d'agression, et se sont toujours bornés à la défense de leur territoire. Le même auteur dit :

« Conserver les possessions et les droits du prince que vous » servez, c'est là ce qui doit être le premier de vos soins; les agran- » dir en empiétant sur ceux des ennemis, c'est ce que vous ne » devez faire que lorsque vous y serez forcés.

» Veiller au repos des villes de votre propre pays, c'est ce qui » doit principalement vous occuper; troubler celui des villes enne- » mies, ce ne doit être que votre pis aller.

» Mettre à couvert de toute insulte les villages amis, voilà ce » à quoi vous devez penser; faire des irruptions sur les villages en- » nemis, c'est à quoi la nécessité seule doit vous engager.

» Empêcher que les hameaux, que les chaumières mêmes de votre » souverain ne souffrent le plus petit dommage, c'est ce qui mé- » rite également votre attention; porter le ravage dans les ha- » meaux et dans les chaumières de vos ennemis, c'est ce qu'une » disette de toutes choses doit seule vous faire entreprendre. »

Ceci est un autre genre de leçon que l'auteur donne à l'Angleterre; mais il n'est guère probable qu'elle en profite.

de Canton ; autant il est difficile de diriger un brûlot en pleine mer, autant la chose devient facile lors que l'on a en sa faveur le courant d'un fleuve.

Mais revenons à notre sujet, dont nous nous sommes peut-être trop écarté. Les Chinois ont commencé à employer ce système de résistance passive contre lequel il ne me paraît pas douteux que toutes les forces de l'Angleterre viendront se briser; des jonques remplies de pierres ont été disposées à l'entrée de la rivière de Canton, prêtes à être coulées de manière à barrer le passage à la première tentative d'agression. Quelle perte de temps, et par conséquent d'argent, pour écarter cet obstacle, qui pourra être renouvelé plusieurs fois avant que la flotte anglaise puisse arriver à Canton. Une fois ces obstacles vaincus, si les Chinois ne brûlent pas cette ville, ils détruiront au moins toutes les habitations à quelques lieues à la ronde, ouvriront les écluses des rizières et tiendront l'ennemi cerné dans la boue. Si l'humidité n'engendre pas de maladies contagieuses et que les Anglais parviennent à s'en tirer, il faudra recommencer quelques lieues plus loin ; s'ils réussissent à pénétrer dans l'intérieur du pays, ce que je crois impossible, on coupera leurs communications avec la côte, et on les affamera, et tout cela sans tirer un coup de feu, et sans que la valeur anglaise, qu'ils font sonner si haut, leur soit de la moindre utilité. Une expédition contre Pékin offrirait non-seulement les mêmes difficultés, mais encore toutes celles que présente la navigation d'une mer inconnue et remplie d'écueils. La

prise même de cette capitale n'avancerait pas beaucoup leurs affaires ; la famille tartare qui gouverne la Chine ne se laissera pas imposer des conditions trop dures. En définitive, peu importe aux Tartares que les Chinois souffrent plus ou moins ; il ne sera pas facile d'atteindre leur cavalerie, qui harcèlera sans cesse l'ennemi et le détruira en détail. Quant à faire la conquête de la Chine, et à l'occuper avec une armée de quinze mille hommes ou même de cinquante, c'est une folie que d'y songer ; il y a en Chine trois cents millions d'habitants, cinquante mille hommes ne garderaient pas ce nombre de moutons.

En résumé, le résultat de cette expédition ne peut être qu'un insuccès complet, une grande perte d'hommes et d'argent, la destruction de l'influence morale de l'Angleterre dans l'Orient, l'abandon de ses alliés, et probablement la révolte d'une grande partie des provinces qu'elle possède dans l'Hindoustan.

Si l'on ajoute à cela le mécontentement que l'abolition de l'esclavage a excité dans ses colonies des Indes occidentales , sa querelle avec les États-Unis pour la frontière du Canada, et la révolte de cette dernière province apaisée avec tant de peine, on verra facilement que l'Angleterre n'est guère en état de soutenir une guerre maritime qui porterait le dernier coup à son commerce et par conséquent à ses ressources financières.

---

LIBRAIRIE D'ARTHUS BERTRAND,

ÉDITEUR DES NOUVELLES ANNALES DES VOYAGES,

23, RUE HAUTEFEUILLE.

# ARCHIVES

# DES VOYAGES

OU

## COLLECTION D'ANCIENNES RELATIONS

INÉDITES OU TRÈS-RARES

DE LETTRES, MÉMOIRES, ITINÉRAIRES ET AUTRES DOCUMENTS

RELATIFS

**A LA GÉOGRAPHIE ET AUX VOYAGES**

SUIVIES

D'ANALYSES D'ANCIENS VOYAGES ET D'ANECDOTES RELATIVES AUX VOYAGEURS

TIRÉES DES MÉMOIRES DU TEMPS

ouvrage

DESTINÉ A SERVIR DE COMPLÉMENT A TOUS LES RECUEILS DE VOYAGES

FRANÇAIS ET ÉTRANGERS

**PAR H. TERNAUX-COMPANS.**

**Prospectus** (Juin 1840).

En annonçant la quatrième série des *Nouvelles Annales des voyages*, nous avons promis de publier d'anciennes relations inédites et de donner quelques notices sur celles qui gisent oubliées dans la poussière de bibliothèques; mais nous n'avons pas tardé à reconnaître que nous ne pouvions donner à ce travail toute l'étendue désirable sans nous écarter du plan que nous nous étions proposé.

Le but des *Nouvelles Annales* est, en effet, de tenir le lecteur au courant des découvertes et des publications actuelles relatives aux sciences géographiques : elles doivent donc marcher en avant, et ce n'est que rarement que les progrès rapides de la science leur permettent de jeter un coup d'œil en arrière.

Il existe cependant un grand nombre de relations inédites ou non traduites en français; d'autres devenues tellement rares, qu'on peut les regarder comme introuvables, et qui, cependant, sont d'un grand intérêt pour la science. Quelques expéditions qui ont amené des résultats importants ne sont racontées que dans les journaux littéraires du temps, et quelquefois même dans des recueils étrangers à la géographie où personne ne penserait à les chercher.

Beaucoup d'ouvrages, aujourd'hui oubliés, méritent d'être remis en lumière; en rendant compte, dans chaque volume des archives, d'une certaine quantité de voyages rares et anciens, nous ferons connaître aux gens de lettres ceux qu'ils peuvent consulter avec fruit, et nous croirons même devoir indiquer, en quelques lignes, ceux qui ne contiennent que des détails oiseux ou vieillis, afin de leur épargner des recherches inutiles. Nous ajouterons de temps à autre, sous le titre de Mélanges, des anecdotes relatives aux voyages et aux expéditions lointaines, qui se trouvent dispersées dans les mémoires du temps.

Les *Archives des Voyages* formeront donc le com-

plément indispensable non-seulement des *Nouvelles Annales*, mais encore de toutes les collections de voyages; car nous en exclurons soigneusement tout ce qui se trouve dans des recueils, tels que les Voyages au Nord, les Voyages de la Compagnie des Indes hollandaises, les collections de Thévenot, de Prévost, de Forster et autres, qui sont à la portée de quiconque s'occupe spécialement des sciences géographiques.

Nous publierons successivement plusieurs relations inédites des Philippines, par Miguel de Loarça; de la Chine, par J.-B. Roman, Pedro Alfaro et Martin Ignacio de Loyola; des Indes orientales, par Magellan; des Missionnaires français au Tunquin; l'expédition de Dominique de Gourgues à la Floride et de Jacques Cartier au Canada; une relation du voyage de Sébastien Cabot au Rio-de-la-Plata, etc.

Nous traduirons de petites relations espagnoles et portugaises de la plus grande rareté sur Alger, Oran, les Philippines, les Moluques, Mindanao, Bornéo, Siam, Pégu, etc.

Nous réimprimerons les voyages rarissimes de Villegagnon, Ribaut, Poutrincourt, Vitré, etc.

Enfin nous joindrons, autant que possible, une notice sur chaque auteur, et les notes nécessaires à l'intelligence du texte, ainsi que les anciennes cartes inédites qu'on trouve dans les manuscrits.

**Conditions de la souscription.**

Les *Archives des Voyages* seront publiées par volume d'au moins 30 feuilles d'impression.

Chaque année, il paraîtra un volume divisé en deux parties, qui seront distribuées aux souscripteurs en même temps que les numéros de juin et de décembre des *Nouvelles Annales des Voyages*.

Le prix de chaque volume sera de 10 fr.

Le premier demi-volume est sous presse; il paraîtra en juillet.

Nous engageons ceux de nos abonnés aux *Nouvelles Annales des Voyages*, qui désireront souscrire à cette publication, à nous envoyer leurs ordres, afin qu'ils n'éprouvent point de retard dans l'envoi du premier demi-volume; nous saisissons cette occasion pour leur annoncer que l'impression des tables des trois séries avance, et que nous espérons l'avoir terminée très-prochainement : ces tables seront tirées à un très-petit nombre d'exemplaires; ceux d'entre eux qui ont l'intention de se les procurer feront bien de nous envoyer leurs ordres dès aujourd'hui. Le prix sera de 15 francs, et de 16 fr. 50 c., franc de port par la poste.

**On souscrit, à Paris,**

CHEZ ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

23, RUE HAUTEFEUILLE.

IMPRIMERIE DE L. BOUCHARD-HUZARD, RUE DE L'ÉPERON, 7.

# NOUVELLES ANNALES

# DES VOYAGES

ET

## DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES,

contenant

DES RELATIONS ORIGINALES INÉDITES,
DES VOYAGES NOUVEAUX DANS TOUTES LES LANGUES, TRADUITS OU ANALYSÉS;
DES MÉMOIRES SUR L'ORIGINE, LA LANGUE, LES MOEURS, LES ARTS ET LE COMMERCE DES PEUPLES
DES DÉTAILS HISTORIQUES SUR TOUS LES ÉVÉNEMENTS IMPORTANTS QUI SE PASSENT
DANS LES PAYS ÉLOIGNÉS;
L'ANNONCE DE TOUTES LES DÉCOUVERTES, RECHERCHES
ET ENTREPRISES QUI TENDENT A ACCÉLÉRER LES PROGRÈS DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES
UNE REVUE BIBLIOGRAPHIQUE DE TOUS LES OUVRAGES NOUVEAUX,
FRANÇAIS ET ÉTRANGERS, QUI TRAITENT DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES
OU FONT CONNAÎTRE LES RÉGIONS LOINTAINES, ETC., ETC.

AVEC CARTES ET PLANCHES;

PAR UNE RÉUNION DE SAVANTS, DE GÉOGRAPHES
ET DE VOYAGEURS.

QUATRIÈME SÉRIE. — PREMIÈRE ANNÉE, 1840.

## *Prospectus.*

Depuis leur fondation en 1819, les *Nouvelles Annales des Voyages* ont toujours reçu du public l'accueil le plus flatteur. Pendant les vingt et une années qui viennent de s'écouler, et qui ont vu naître et mourir tant de recueils périodiques, leur succès a toujours été en augmentant. Dirigées avec autant de zèle que de talent par le savant M. Eyriès, elles ont répandu dans toute l'Europe le bruit des découvertes de nos hardis voyageurs, qui luttant, tantôt contre les glaces du pôle, tantôt contre les feux brûlants des tropiques, ont promené sur toute la face du globe le nom et le pavillon français. Par un juste échange de gloire, elles ont fait aussi connaître en France toutes les expéditions entreprises par les nations étrangères.

Aussi variées que l'existence même du voyageur, les

*Nouvelles Annales des Voyages* font passer sans cesse le lecteur des vastes plaines de l'Asie aux forêts vierges du Nouveau-Monde, des arides déserts de l'Afrique aux riches campagnes de l'Indoustan et aux plages verdoyantes de l'Australie. Elles racontent successivement les expéditions maritimes, les voyages entrepris dans l'intérieur des continents, les mœurs des peuples inconnus, les monuments nouvellement découverts, et donnent, toutes les fois que le texte l'exige, des cartes et des gravures.

Tout en promenant au loin ses regards, la rédaction ne perd pas de vue ce qui se passe autour de nous; elle est toujours prête à fournir aux voyageurs qui se préparent à partir, tous les renseignements nécessaires, et à les accueillir à leur retour; elle s'empresse de leur ouvrir ses colonnes pour faire part au public du résultat de leurs efforts. Pendant la durée de leur voyage, elle ne cesse pas d'entretenir avec eux des correspondances, les suit dans leur marche, et les *Nouvelles Annales des Voyages*, devenues entre eux un moyen de communication, les tiennent au courant des progrès de la science et de la marche des autres voyageurs. Elles resserrent ainsi les liens naturels qui unissent entre eux tous ceux qui ont dévoué leur existence aux progrès de la science.

Des mesures ont été prises pour recevoir aussi promptement que possible les journaux et revues, non-seulement d'Angleterre, d'Allemagne et d'Italie, mais même des deux Indes et des colonies les plus éloignées. Les rédacteurs en extrairont avec soin ce qu'ils renfermeront de plus intéressant. Une revue bibliographique, jointe à chaque cahier, annoncera toutes les publications nouvelles. On les fera connaître au public par une analyse plus ou moins longue, selon leur importance. Cette Revue contiendra non-seulement toutes les relations de voyages, les ouvrages géographiques, les cartes, etc., imprimés en Europe; mais encore tous les ouvrages de quelque importance, même étrangers aux sciences géographiques, publiés dans les pays avec lesquels les relations sont rares et difficiles, tels que, par exemple, Sidney, Ceylan ou Mexico, y seront annoncés: elle formera ainsi un supplément à toutes les revues scientifiques, si dépourvues de renseignements à cet égard.

Sans entrer dans le domaine de la politique, les *Nouvelles Annales des Voyages* suivront la marche des affaires dans les contrées placées en dehors du mouvement européen, et s'occuperont plus spécialement des pays vers lesquels l'attention publique sera dirigée; elles fourniront au commerce d'utiles renseignements, en indiquant les produits des pays lointains et peu connus, ceux de nos articles qui conviennent à leurs marchés, le plus ou moins de sûreté qu'y trouveront les négociants, les chefs dont il faudrait rechercher l'assistance, la marche des caravanes. Le nom du nouveau rédacteur, M. Ternaux-Compans, si honorablement connu dans le commerce, est le meilleur garant que rien de ce qui peut intéresser notre industrie ne sera négligé.

Après avoir parcouru près de la moitié du globe, et visité les deux hémisphères, M. Ternaux-Compans s'est dévoué entièrement à l'étude des sciences géographiques; son principal but, en coopérant à la direction des *Nouvelles Annales des Voyages*, est de contribuer aux progrès d'une science à laquelle il s'est consacré. Il espère que l'appel qu'il adresse aujourd'hui aux amis du pays, ne restera pas sans écho, et qu'il trouvera en eux l'aide dont il a besoin pour faire réussir une entreprise si utile à la géographie, et surtout à la géographie politique, véritable base de tout commerce maritime.

Quelquefois aussi, mais plus rarement, les *Nouvelles Annales des Voyages* publieront d'anciennes relations inédites, ou des notices sur celles qui gisent oubliées dans la poussière des bibliothèques, quand les circonstances viendront donner une importance nouvelle aux pays dont elles parlent.

Des savants qui ont consacré leurs études à la géographie, aux mœurs et à la langue des peuples anciens et modernes, d'autres qui sont allés porter un œil observateur dans les différentes contrées du globe, veulent bien seconder les rédacteurs dans leurs travaux. Un grand nombre d'étrangers qui se sont fait un nom dans le monde littéraire, consentent à concourir à cette entreprise, qui a depuis longtemps un grand nombre de correspondants répandus sur tous les points du globe; la rédaction s'efforcera d'en augmenter le nombre afin de tenir toujours le lecteur au courant de toutes les nouvelles qui pourraient l'intéresser.

M. Arthus Bertrand, propriétaire actuel des *Nouvelles Annales des Voyages*, ne négligera rien pour que l'exécution de ce recueil réponde à l'attente des savants qui veulent bien le prendre sous leur patronage, ainsi qu'à la confiance de MM. les souscripteurs, dont il espère la continuation : ses entreprises précédentes, le soin et l'exactitude qu'il a toujours apportés à toutes ses publications, sont une garantie, bien sûre pour eux, du soin et de l'exactitude surtout qui présideront à l'exécution des *Nouvelles Annales des Voyages*.

---

Les *Nouvelles Annales des Voyages* comptent au nombre de leurs principaux rédacteurs, Messieurs :

F. Arago, membre de l'Institut, académie des sciences. — D'Avezac. — L.-I. Duperrey. — Dureau de la Malle, membre de l'Institut, académie des inscriptions — Eyriès, membre de l'Institut, académie des inscriptions. — Baron Alex. de Humboldt. — Larenaudière. — Letronne, membre de l'Institut, académie des nscriptions. — Auguste de Saint-Hilaire, membre de l'Institut, académie des sciences.—Vicomte de Santarem. — Baron Walckenaer, membre de l'Institut, académie des inscriptions.

## Conditions de l'abonnement :

Les nouvelles annales des voyages paraissent régulièrement au commencement de chaque mois, par livraisons de 8 à 9 feuilles ; trois livraisons font un volume de 400 pages, orné de cartes et planches quand les sujets l'exigent.

Le prix de l'abonnement annuel est de 30 francs pour Paris, de 36 francs pour es départements, de 42 francs pour l'étranger.

On ne peut pas souscrire pour moins d'une année, qui doit toujours commencer avec le mois de janvier.

---

Les Nouvelles Annales des Voyages ont commencé de paraître avec l'année 1819 ; la collection, années 1819 à 1839, se divise en trois séries.

La première série, par MM. *Eyriès* et *Maltebrun*, comprenant les années 1819 à juin 1826 inclus, se compose de 30 vol. in-8, ornés de cartes, plans, vues, etc. Prix : 225 fr.

La seconde série, par MM. *Eyriès*, *Larenaudière* et *Klaproth*, comprenant les années 1826 (depuis juillet) à 1833 inclus, se compose de 30 vol. in-8, ornés de cartes, plans, vues, etc. Prix : 225 fr.

La troisième série, par MM. *Eyriès*, *A. de Humboldt*, *Larenaudière*, *Auguste de Saint-Hilaire*, *Walckenaer* et *Dureau de la Malle*, comprenant les années 1834 à 1839 inclus, se compose de 24 vol. in-8, ornés de cartes, vues, plans, etc. 180 fr.

Les Tables Générales de ces trois séries forment un fort volume in-8. 15 fr.

Chaque série et même chaque année se vend séparément.

**On s'abonne, à Paris,**

**CHEZ ARTHUS BERTRAND, ÉDITEUR,**

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE ET DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DES ANTIQUAIRES DU NORD,

RUE HAUTEFEUILLE, 23 ;

Chez tous les libraires de la France et de l'Étranger,

Ainsi que chez les directeurs de postes et aux bureaux des messageries.

---

PARIS. — IMPRIMERIE DE FAIN ET THUNOT,
ru Racine, 28, près de l'Odéon.



